



Carnet

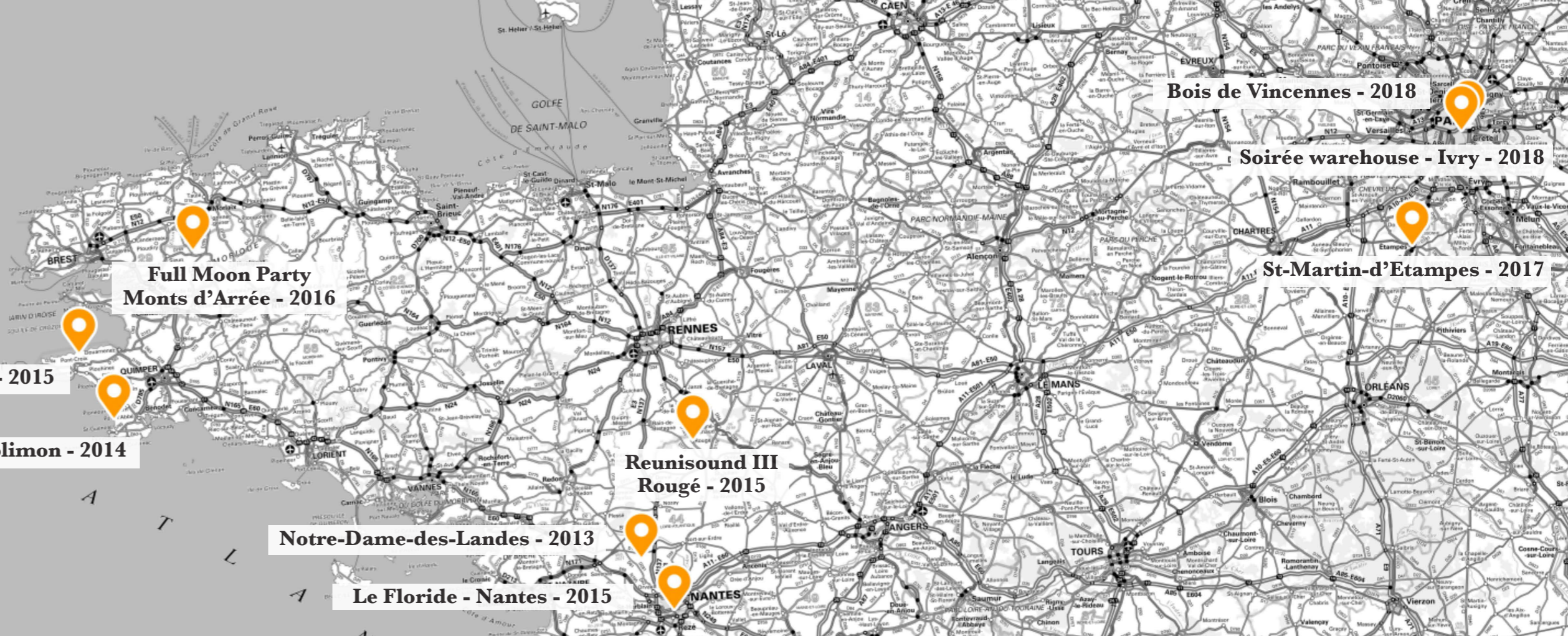
de voyages

en free

**Carnet
de voyages
en free**

Itinéraire

2013 - 2020



Full Moon Party
Monts d'Arrée - 2016

Beuzec-Cap-Sizun - 2015

St-Jean-Trolimon - 2014

Notre-Dame-des-Landes - 2013

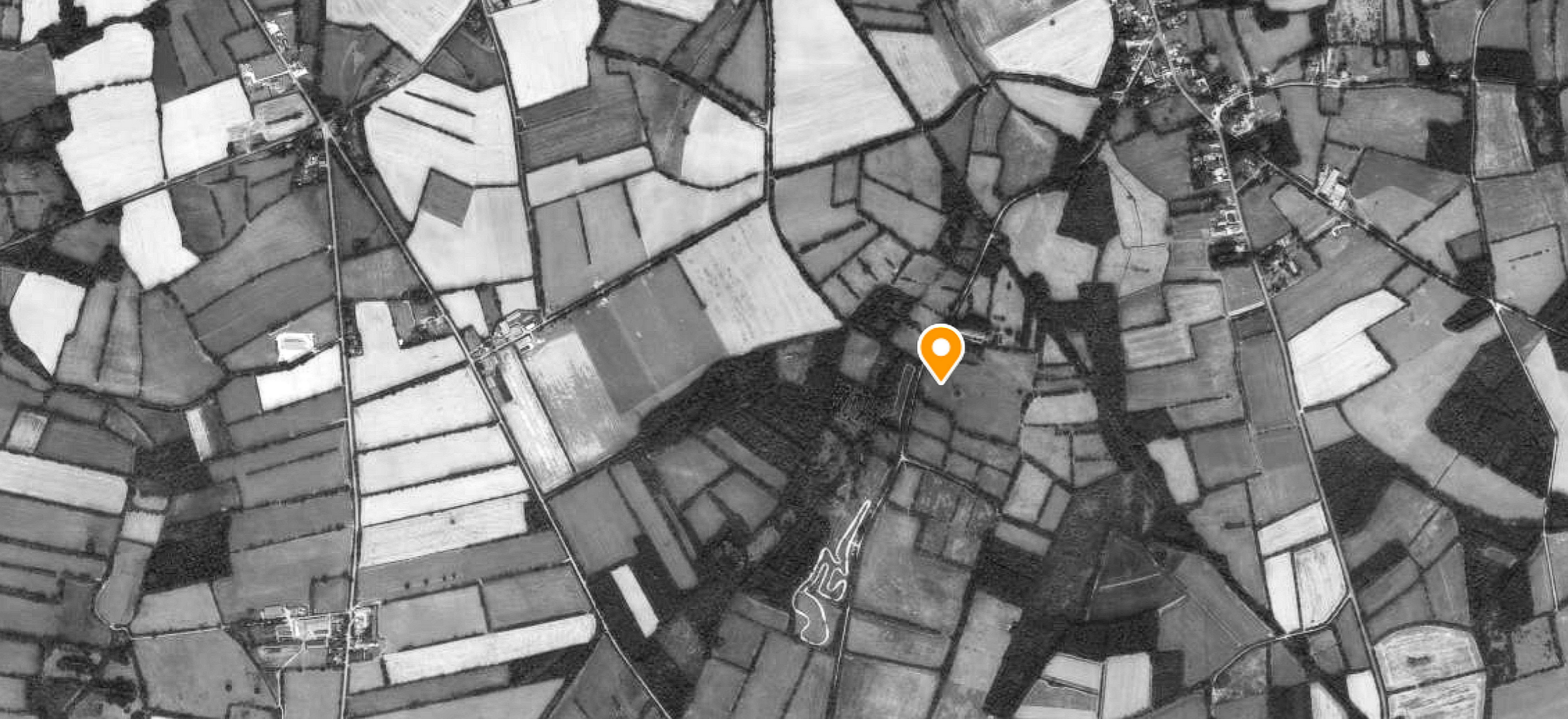
Le Floride - Nantes - 2015

Reunisound III
Rougé - 2015

Bois de Vincennes - 2018

Soirée warehouse - Ivry - 2018

St-Martin-d'Etampes - 2017



Notre Dame des Landes - 2013

Ma première free party, c'était en 2013.

J'avais 16 ans et cela se passait dans un champ terriblement boueux de la fameuse ZAD de Notre-Dame-des-Landes, près de Nantes. La soirée se nommait ManiFestiZAD, en soutien à la lutte contre la construction de l'aéroport. On était début Janvier et le temps n'était vraiment pas favorable. De la soirée, je me souviens surtout des bottes et autres chaussures embourbées, je n'avais jamais vu ça. Le nombre de chaussures figées dans les profondeurs de la terre recensait le nombre de personnes se baladant un pied à l'air, et cela ne devait pas faire plaisir. Le site se composait de plusieurs scènes et chapiteaux, dans un desquels se trouvait le *sound system* techno.

Je me souviens du froid de la nuit, de la pluie, mais aussi du mur de son, crachant cette musique que je n'avais presque jamais entendue auparavant. Il me semble avoir ressenti premièrement un vague ennui, mais cette lassitude s'est progressivement transformée en un étonnement curieux devant ce type de son et de fête jusqu'alors inconnus.

Une lointaine vibration me revient alors en mémoire, l'écho sombre d'un grondement étouffé par la boue se mêlant à la lumière verte des lasers. J'avais également été impressionné par l'interminable file de camions le long du petit chemin en terre bordant le site, n'ayant pu se garer dans le champ initialement prévu à cause de la boue.

Je retiens de cette première expérience peut-être plus l'ambiance générale que des événements précis, à part le fait que je n'avais pas réussi à dormir à cause du froid. Un duvet pour deux et pas de matelas, c'était un peu limite. Seul le tissu de la tente nous séparait de la gadoue gelée, et le son de la scène techno non loin parvenait magnifiquement jusqu'à nos oreilles, m'empêchant de dormir véritablement.

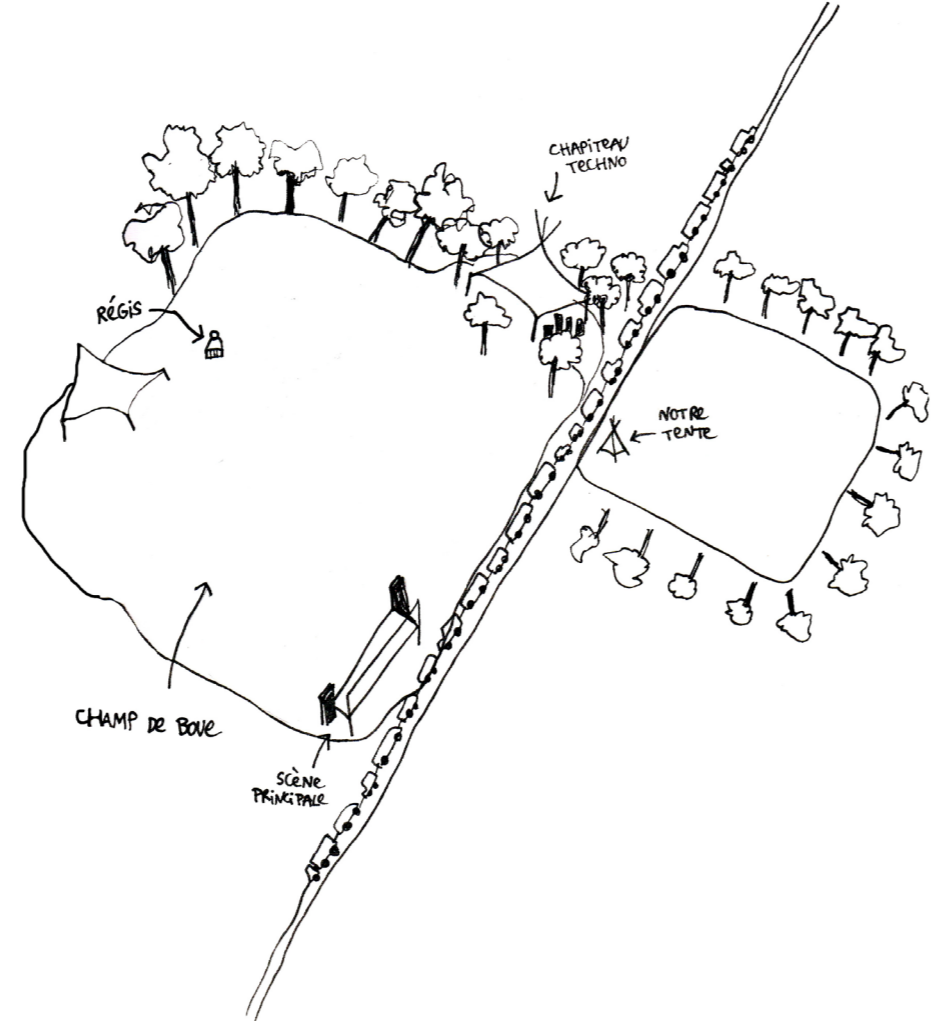
Au réveil, la musique battait encore son plein. On a refait un tour de site sous la brume matinale, observant les quelques personnes devant le mur, certaines visiblement pas encore couchées, d'autres venant d'émerger comme nous.

On avait aussi passé une bonne partie de la soirée à chercher de l'herbe, faisant ainsi le tour du site et du parking, à la rencontre des gens. Certains camions aménagés étaient impressionnants, on était un peu les oisillons sortis du nid à côté. Au fur et à mesure de la recherche, de rencontre en rencontre, on nous avait indiqué un certain Régis, avec un bonnet blanc. Pendant plusieurs heures, on a ainsi tourné à la recherche de ce Régis, avant de retourner sur le site, penauds.

Mais au beau milieu de la nuit, une tâche blanche au loin attire mon attention, au fond du champ de boue. Je m'élance et crie : « Régis ?! »

C'était bien lui. Il me remplit les paumes de l'herbe magique tant désirée, qui avait tout l'air d'une locale feuillue, et la soirée continue, les souvenirs se fondant en un épais voile brumeux.

Je me souviens aussi du retour, des 4 heures d'attente le dimanche midi sur une entrée de 4 voies à Nivillac, un petit village tout à fait inanimé non loin de Nantes, à l'Ouest. Nous tendions nos pouces avec espoir mais nos bottes crottées et nos anoraks jaune poussin nous trahissait. Les parents finiront par venir nous chercher...



COUPE DE TERRAIN:





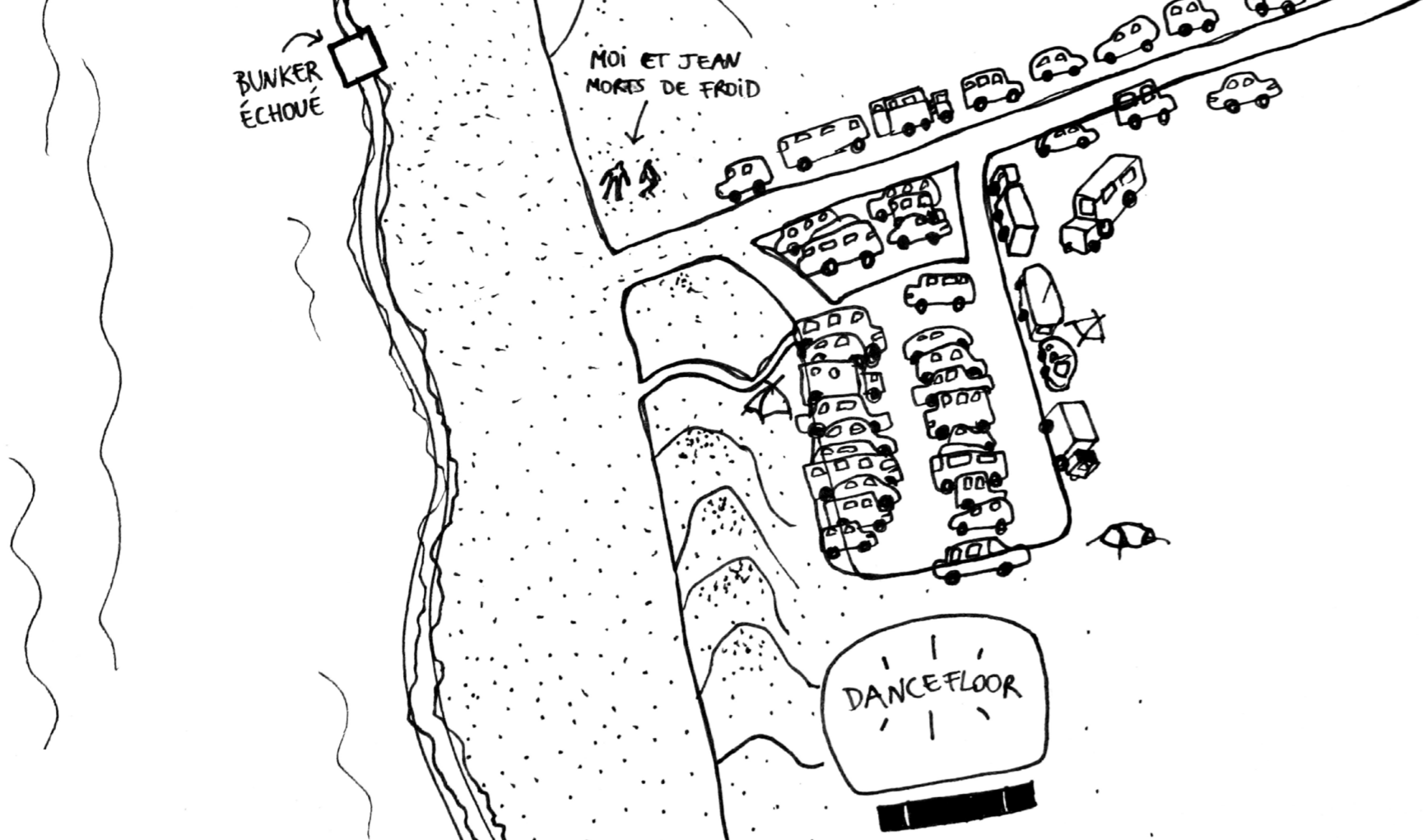
St Jean Trolimon - 2014

Départ de l'Hôpital-Camfrout, une commune de 2000 et quelques habitants du fin fond de la rade de Brest où habite ma mère. Je suis avec Jean, mon éternel compagnon, et après avoir reçu les premiers indices quant à la localisation du site, on trouve un covoiturage au départ du Faou, direction Quimper. On est aux alentours de Février, les nuits sont courtes et froides. Après avoir été relâchés, alors que la nuit tombe, au bord d'un rond-point par un Blablacar qui se demande bien ce qu'on va y faire, on se met à marcher de façon quelque peu désespérée dans les hautes herbes d'un fossé bordant une départementale, tendant le pouce malgré notre distance avec la route. Il fait nuit, on n'a pas de gilet fluo ni de lampes, les quelques voitures qui passent roulent vite et filent dans l'obscurité. On ne sait même pas si elles nous voient, lorsqu'enfin l'une d'entre elles freine brusquement et s'arrête en plein milieu de la route, 50 mètres plus loin. Putain, ils nous ont vu, et surtout, ils vont à la teuf aussi. On finit ainsi le chemin sur fond de hardcore crachotée par les petits amplis de la voiture dans laquelle nous sommes montés, partageant les places arrière avec un grand chien à moitié endormi.

On se gare sur le parking, au milieu des dunes, et on s'en va retrouver les copains. La fête a déjà bien commencé lorsqu'on arrive.

De cette soirée, je me souviens aussi surtout du froid. Avec Jean, on a dormi directement sur le sable gelé, sans sac de couchage ni rien, un peu à l'abri des dunes. Il était tellement glacé que ça nous a réveillé, quelques petites heures après. Aller danser était pour le coup vital, il fallait bouger, et vite, pour réveiller les muscles pétris par le froid, tenter de se réchauffer un peu.

Malgré ça, le site est génial : un parking de plage vers La Torche (célèbre spot de surf finistérien), à Tronoën exactement. Quelques dunes seulement nous séparent de la mer. Au petit matin, on se retrouve tous en haut de la dune menant à l'océan, saluant avec gratitude le lever du soleil. Enfin la chaleur revient, on ne va peut-être pas mourir de froid tout de suite. Le sable également se réchauffe peu à peu. Au fil des heures, il se dégorge de l'humidité engrangée dans la nuit et vaporise ainsi la brume matinale.



Sur la plage, il y a notamment un bunker échoué, recouvert de graffitis, sur lequel les vagues se brisent à marée montante. Le jeu est d'y grimper sans se faire avoir par les vagues.

Un soir d'été, je suis retourné sur ce site, à Tronoën, pour surfer cette fois-ci. Impossible d'oublier le bunker et la forme particulière des dunes. Le parking rempli de vans et de gens à l'apéro m'a rappelé ce soir de free party en 2014, le son et le froid en moins. Cependant, depuis quelques années, un arrêté interdit officiellement les fêtes sauvages sur le parking, qui en a visiblement vécu plusieurs. Le panneau est posé à l'entrée et l'amende est salée...



Beuzec Cap Sizun - 2015

Au départ de Brest, on est 7, se répartissant en groupe de 2 ou 3 pour faire du stop. On sait qu'on doit aller vers Douarnenez, sans plus d'infos pour le moment. La folle soirée de la veille, marquée par l'apparition des flics dans l'appartement à cause du bruit, avec tout le monde sous l'effet de champignons hallucinogènes, résonne encore dans nos têtes.

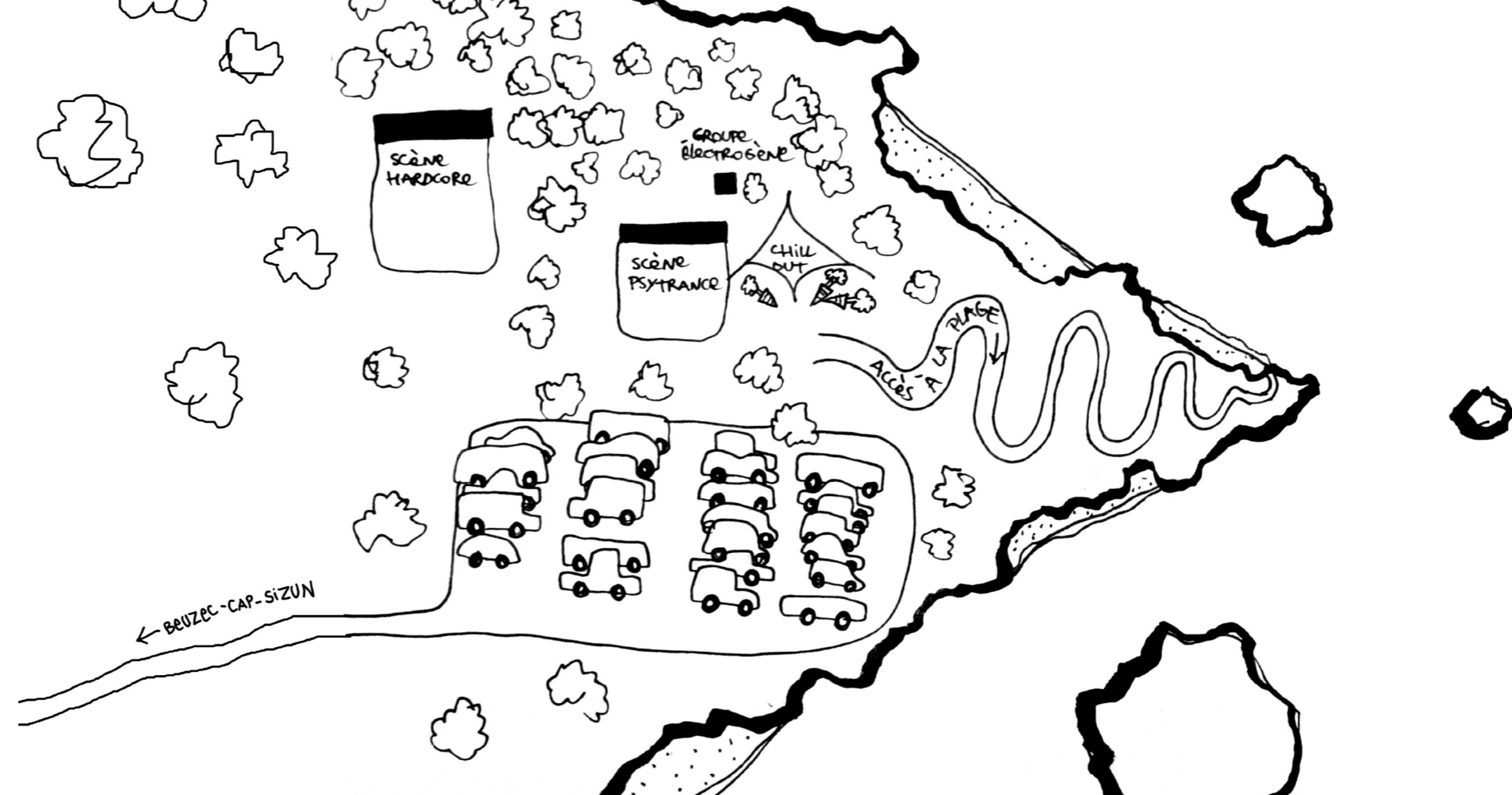
On se motive, prêts à partir pour quelques heures de route. Sur le trajet, on croise les copains dans d'autres voitures en tendant le pouce, on bloque un peu dans des bleds paumés de la campagne finistérienne (Le Faou notamment) et on arrive finalement tous à Douarnenez lorsque la nuit tombe, en attendant les infos plus précises. On est un peu fatigués, mais c'est l'heure de l'apéro, ce qui nous redonne quelques forces. Vers 23h, on a des nouvelles : direction Beuzec-Cap-Sizun ! C'est reparti, quelques dizaines de minutes d'attente et on rejoint enfin le site après avoir à la fin arpenté un chemin en terre sinueux menant à un bout de champ. Il paraît qu'on n'est pas loin de la mer. On se retrouve une fois de plus tous les 7, vers minuit passé, tandis que d'autres amis arrivent du Morbihan.

La fatigue de la veille se fait ressentir, mais après un rapide tour de parking, on trouve des ecstas, qu'on gobe sans plus attendre. C'est parti, direction le son. La fête se compose de 2 murs différents, gérés respectivement par les Lapins Blancs et Gast sound system. L'un est orienté techno/trance, l'autre hardcore, acidcore et gabber. On alterne toute la nuit entre les deux, se perdant dans les entrailles sonores comme dans un labyrinthe. Devant le mur hardcore, je fais des câlins à ce que je pense être le sosie de mon pote Dorian (en plus gros) et parle très vite et très fort à des inconnus que j'oublie instantanément. Ma fausse barbe blanche (glanée à une soirée Chouffe à Brest) me fait rencontrer des gens. La folie de la nuit est en place, on est tous euphoriques devant le DJ acidcore qui donne tout ce qu'il a. Les embrassades et câlins vont bon train. Peu à peu, sans que l'on s'en aperçoive, trop absorbés par la musique, le soleil se lève gentiment. On migre alors du mur hardcore vers la scène trance, beaucoup plus dans notre mood sautillant et heureux.

Il faut aussi dire que, sur la scène hardcore, le lever de soleil a fait apparaître avec plus de précision les teints livides et les rictus marqués des danseurs, quasiment tous vêtus de noir ou de camouflage militaire, tassant le sol sur du gabber (style ultra sombre et rapide) dans une vision d'horreur quelque peu hallucinée. « Ressemble-t-on aussi à ça ?? », se demandait-on avec inquiétude, mâchoires crispées, avant de s'en aller batifoler avec les hippies, devant l'autre mur psytrance. Avec une joie immense, on sent peu à peu la chaleur du soleil retrouvée sur nos corps fatigués.

Une amie, Sarah, part en délire sur le son, se demandant soudainement ce qui fait fonctionner la machine, d'où vient l'énergie des enceintes. À force de recherche à travers le site, on trouve finalement la réponse : le générateur, caché derrière le mur et entouré de quelques rubalises. C'est donc ce petit être métallique respirant bruyamment qui est à l'origine de nos plaisirs auditifs et visuels. On lui fait un câlin, avant de se faire engueuler par un des mecs du *soundsystem*, et on retourne galoper devant la psytrance qui tape fort. À un moment, alors que le jour est bien levé, on se rend

enfin compte qu'à notre droite, il y a la mer !! Le champ dans lequel on a débarqué cette nuit est en fait juste en haut d'une falaise, ouvrant sur l'horizon dégagé de la baie de Douarnenez et menant même à une petite crique, après la descente d'un pan rocheux bien escarpé. Il fait beau, il fait chaud, tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil. On profite du soleil et de la vue. On a rarement eu un paysage aussi incroyable en free et on ne pensait pas du tout être aussi près de l'eau en arrivant cette nuit. Après une petite pause, on retourne devant le mur des Lapins Blancs, où un set de raggatek (concoction de reggae et de hardtek) a pris la place de la psytrance. C'est un style assez rare en free, issu d'un mélange à première vue hasardeux, mais notre passé de rastaquouères refoulé resurgit avec force et on se défoule encore une fois devant le son, sur des remixes de Vandal ou Kaotik que l'on connaît finalement plutôt bien. Les sourires se font larges et les sessions câlins repartent de plus belle.



Juste à côté du mur de son, les Lapins Blancs ont monté un *chill out*. Au centre trône une peluche géante (de lapin, forcément), des coussins et des carottes crues à volonté. Émerveillés devant l'idée d'une carotte fraîche, on teste la chose mais nos mâchoires, crispées et douloureuses à cause des ecstas, ne peuvent endurer ce supplice. On recrache la pâte orange discrètement. Fausse bonne idée. Ensuite, Sarah se met en tête "d'emprunter" le lapin géant en peluche, après une longue négociation avec les orgas qui ont peur qu'il ne revienne jamais. On se pose dans l'herbe, la fin de soirée commence à s'annoncer, et Sarah tombe instantanément dans le sommeil, le lapin rose géant dans les bras. Il doit être 10 ou 11h et impossible de la réveiller. Sur les 7 que nous sommes encore, on est 5 à décider de rentrer, toujours en stop, abandonnant Dorian et Sarah sur le site. On fait un dernier tour devant les falaises et on se met en marche, le long du chemin de terre rejoignant le "bourg" de Beuzec-Cap-Sizun. Juste à la sortie du chemin, on se poste pour faire du stop avec Camille. Les autres se mettent un peu plus loin. Quelques minutes plus tard, on voit un joli camion aménagé sortir du chemin, un ancien modèle Volkswagen refait à

neuf qui nous fait de l'œil. Il n'y a apparemment pas de places à l'arrière mais on tend nos pouces tout de même, sait-on jamais. Et là, miracle, il s'arrête, et autre miracle, ils vont à Brest. Par contre, pas de places en effet, mais un lit deux places au fond, dans lequel ils nous proposent de nous installer. « Par contre, si y a les flics, l'amende est pour vous les amis. », nous dit le conducteur. Avec Camille, on se regarde un moment. Et puis merde, c'est trop beau pour être vrai, on monte et se réfugie dans le lit, à moitié cachés sous la couette, au cas où. On sait tous qu'en sortie de teuf, le lendemain midi, se faire contrôler par la Police est plus que probable. Mais on passe Douarnenez sans voir l'ombre d'un képi, et on admire ce beau Dimanche ensoleillé resplendissant à travers les vitres du camion. Le conducteur nous avoue qu'il vient d'acheter la bête et que c'est sa première sortie en teuf. On a de la chance, apparemment.

Le trajet se fait sans encombres et ils nous posent juste après le pont menant à Brest, à côté de la plage du Moulin blanc. On profite pour y faire une petite sieste sur le sable chaud, admirant une fois de plus l'étendue de la mer, avant de repartir direction le centre et l'appartement.



Le Floride - Nantes - 2015

Soirée psytrance avec des DJs issus de la free principalement mais se déroulant dans une des boîtes de nuit qui trônent sur l'île de Nantes, et pas la plus fameuse : le Floride.

À l'entrée de la boîte, après quelques heures d'apéro bien arrosées sur les quais de Loire, on reconnaît un type qu'on avait déjà croisé dans plusieurs autres soirées et festivals. Il se trouve qu'il mixe de la forest ce soir, une branche un peu sombre et caverneuse de la psytrance, et a paraît-il de très bons champignons à vendre. On en prend tous une portion et on les mange avant de pénétrer au Floride, où l'aventure commence par le vestiaire, sas obligatoire du monde de la nuit et de la fête en intérieur. L'espace de la boîte, restreint, est ensuite divisé entre le dancefloor et le bar, puis la terrasse pour les fumeurs en extérieur. Des lycras fluos sont tendus au plafond et sur les côtés du petit mur de son, mêlés à quelques éléments de déco "ambiance tropicale", sur lesquels vient rebondir une lumière bleue sombre. Il n'y a pas grand monde au début. On retrouve d'autres potes à l'intérieur et on commence

à danser tranquillement, attendant les effets des champis et fumant des clopes à la terrasse. Les heures passent, les gens arrivent peu à peu. Le DJ monte progressivement en vitesse et en énergie et soudainement, sans l'avoir vu venir, je me sens complètement perdu, immergé dans une foule informe qui se décompose en rouge, vert et bleu, comme si je regardais un film en 3D mais sans les lunettes. Il y a maintenant beaucoup de gens et la chaleur monte dans cette jungle tropicale. Je tourne la tête, reprend peu à peu conscience de mon environnement et des gens qui le compose. Je retrouve quelques potes et on décide d'aller au fumoir, juste à côté du dancefloor, l'accès s'y faisant par une porte technique noire. On se comprime légèrement pour passer, cherchant un peu d'air frais, et je me retrouve de nouveau perdu dans la foule. Je lève les yeux au ciel et tombe sur les étoiles. « Waaah, la stratosphère, c'est incroyable... » Je croise par hasard des connaissances que je n'ai pas vu depuis longtemps et essaie de suivre la conversation, sans succès. Je suis toujours perdu et cherche la sortie des yeux. Mais oui merde, elle est où la sortie ? Où que je tourne mon regard, je vois alors des portes, des portes noires

de type technique. De tous les côtés se dressent des foutues portes. Je suis dans un putain de labyrinthe. Soudainement inquiet, je demande aux gens autour de moi, connus ou inconnus, où est la sortie, ne pensant pas qu'ils doivent alors se poser des questions. On m'indique peu à peu la bonne porte, la porte réelle qui mène à l'intérieur. Je m'y dirige et me reprend de plein fouet la jungle tropicale, toujours décomposée en rouge, vert et bleu, trois masses de couleur se superposant au rythme d'un étrange son tribal, probablement issu d'une société primitive très ancienne. Je tente alors de pénétrer ce chaos, jouant des coudes au travers des créatures visqueuses et de la végétation humide. Une fois plus ou moins enfoncé dans la jungle, je ferme les yeux et aperçois le cosmos. La stratosphère, de nouveau... Fasciné par les astres infinis aux motifs et scintillements incessants, je reste les yeux fermés et suis le rythme en un vague balancement.

Quelque temps après, bousculé par quelques coudes furtifs, je m'extirpe peu à peu de ce voyage intérieur et retrouve à nouveau des amis, ou peut-être est-ce plutôt des amis qui me retrouvent. La foule me pèse sur les épaules, il fait lourd, moite. Le son aussi me paraît lourd et moite. L'ambiance est réellement tropicale ici, les souffles sont chauds, les gens suent.

Si ça continue, ça va devenir un vrai hammam. On refait un aller-retour au fumoir, on retrouve de nouveaux gens que je n'arrive toujours pas à capter, à suivre. Je cherche encore désespérément la sortie pendant un moment. De retour dans la jungle sonore, je commence à prendre du plaisir à danser, à tirer un fil logique de cet amas complexe de textures entremêlées, lorsque les amis avec lesquels je suis venu, un peu lassés de la foule, décident de rentrer à la voiture, garée dans un parking souterrain à quelques minutes à pieds. Il doit être 6 ou 7h, je ne sais toujours pas où est cette foutue sortie, mais je finis par me faire accompagner, bras dessus bras dessous, jusqu'à dehors cette fois-ci.

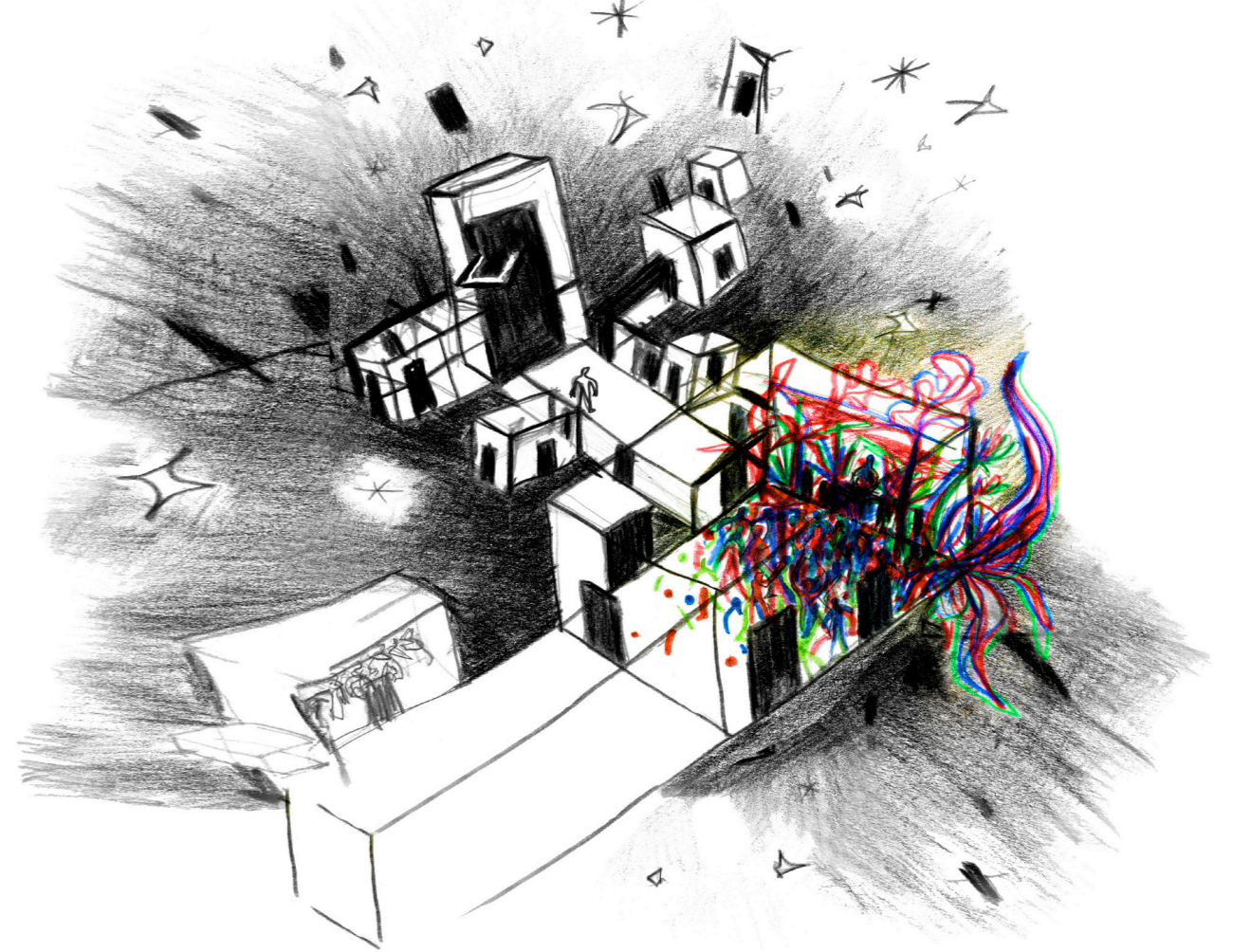
Mais arrivé à l'extérieur, sur le trottoir, animé par je ne sais quelle volonté mystique, je pénètre à nouveau dans la boîte, attiré irrésistiblement par le son comme un moustique à une lampe torche. Que la fête continue, pitié, je commence enfin à capter ce son archaïque.

Cela ne dure malheureusement pas longtemps avant qu'on revienne m'extirper de là, par la peau du cul cette fois-ci, tout le monde attendant depuis un certain temps. Pas toujours évident de rassembler les troupes... On part donc en direction du parking, qui se déploie sur une multitude d'étages, souterrains mais aussi aériens. Arrivés tout en haut, on

admire la vue sur l'île, on essaie de calculer le temps que mettent des petits cailloux à tomber tout en bas, avant de revenir au souterrain à cause d'une fine pluie. Dans le coffre, il reste quelques bières. La soirée n'est pas finie, l'*after* prend place au parking souterrain. On sort une petite enceinte, on trinque et c'est reparti pour quelques heures, le temps que notre chauffeur se repose...

Sur le trajet du retour, impossible d'arrêter de rigoler. La phase euphorique des champignons frappe de plein fouet ceux qui ne dorment pas encore. Je me demande tout de même comment notre ami le chauffeur fait pour conduire, puisqu'il a pris la même dose que nous...

Une fois arrivé à la maison, j'essaie d'avoir un semblant de contenance en discutant un peu avec mon père qui prend son petit déjeuner dans la cuisine, ne pouvant toutefois cacher les cernes, puis je m'éclipse discrètement en haut, dans ma chambre. Au dodo.





Reunisound III - Rougé - 2015

Message de Rêves Ephémères sur Facebook le 24 Juillet 2015 :

« ATTENTION DANGER, RAVE RÉUNISOUND 3 CONFIRMÉE !! 25-26-27 JUILLET. Info 0892230322, code 23263...

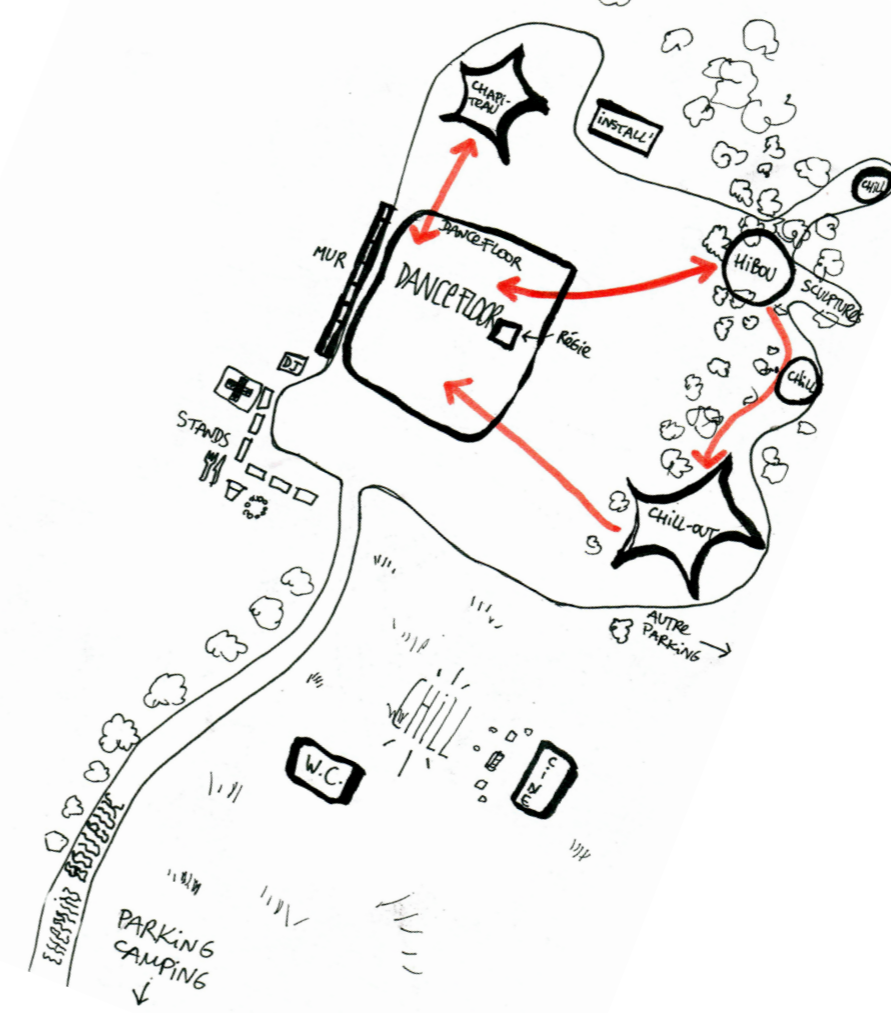
Merci de respecter nos demandes sinon cela nuira au bon déroulement de la fête et nous causera de gros problèmes. Pas la peine de venir sur le lieu indiqué par les médias, nous vous indiquerons de vraies infos en temps et en heure ... Sur place attendez qu'on vous gare sur les parkings, tout véhicule sur la route sera déplacé ... Soyez patients. On vous réserve de belles surprises. *Tic tac tic tac ... One love one fuck.* »

Reunisound III, c'était une rave sur 3 jours, entre Rennes et Nantes, en été 2015. Un évènement organisé par Rêves Ephémères surtout, avec la participation de Mystik Ethnik, Oblyk Ofroke, Epsylonn Otoktone, Natura, Kartier, Tek-Hilarant, Sihirbaz, Sub-conscience, Bh, Woowootek, Cropnambule ... Un évènement comme on en voit rarement, avec une organisation monstrueuse sur plusieurs années et une scénographie incroyable. La dernière Reunisound avait été compliquée par l'intervention des forces de l'ordre, ils avaient dû trouver un autre site au dernier moment et n'avaient ainsi pas pu monter toute leur déco et tous les espaces prévus. Le Vendredi midi, après une grosse soirée chez un ami vers Rostrenen, en centre Bretagne, on part en stop, de Pontivy, avec Noé et Tim, sans avoir beaucoup dormi. Trois dreadeux tendant le pouce en lendemain de soirée pour aller en free, on ne peut pas vraiment dire qu'on fasse dans la subtilité. On sait qu'on doit aller vers Rennes, mais pas plus d'infos.

Après une bonne heure à poireauter à Pontivy, à deux endroits différents, on est enfin partis pour Rennes, dans un vieux camion aménagé qu'on partage avec un chien et un autre monsieur aux cheveux longs. On roule doucement puis on est déposés juste avant Rennes. Il est 16h, on a faim, et quel genre de resto trouve-t-on à proximité d'une 4 voies ? Un McDo, forcément... Même les rastas blancs ont parfois des limites dans leur anti-capitalisme révolté. Revigorés par toute cette nourriture, on reprend la route. Entre temps, les infos se sont un peu éclaircies, la fête se passe en fait entre Rennes et Nantes, vers Bain-de-Bretagne. De là où on est, c'est que de la petite route type départementale. Il n'y a pas grand monde et la fatigue de la veille se fait ressentir, mais la soirée a l'air tellement prometteuse qu'il en faut plus pour nous décourager. On marche en tendant le pouce le long de cette départementale infinie, bordée de petits hameaux et de champs. De voiture en voiture, on finit par se rapprocher. Le flux se densifie peu à peu et on finit enfin par entendre de la techno

dégueulant des voitures. Dans le convoi final, les rumeurs tournent : les flics contrôlèrent toutes les voitures à l'arrivée, avant le parking. Les gens planquent leur bout de shit et autre poudre magique n'importe où, certains ont même laissé leur matos à moitié enterré dans un champ à une quinzaine de kilomètres de là. Pour nous, aucun contrôle, on atteint le parking sans encombre, après une petite demi heure d'attente suite à l'afflux. Il est 19h, cela fait 7 heures qu'on est sur les routes. Pour info, Pontivy/Bain-de-Bretagne, c'est une heure et demie normalement, en roulant tranquillement...

Première impression du lieu : ça va être incroyable. Je n'ai jamais vu une scénographie aussi travaillée pour une free party. La scène principale est surmontée de multiples cabanes en bois à l'architecture improbable, aux détails travaillés, dans une esthétique semblable à la série *True Detective*. Derrière le dancefloor, tout au fond du site, il y a plusieurs espaces pour se poser dans les bois, avec plein de déco suspendue, dont un fameux hibou



en bois. Pour l'instant il fait beau, et c'est l'heure de l'apéro. Les gens arrivent au fur et à mesure. Ce soir, on va être beaucoup. Tous les gens de la fête à Rostrenen viennent aussi, entre stop et voiture. Des amis de toute la Bretagne seront là, et sur Facebook, des gens cherchent des places depuis Paris, Strasbourg, Lyon...

Le son commence assez tôt, plus tôt que d'habitude en tout cas. C'est une soirée rodée, qui s'organise depuis un sacré moment. Pour la tombée de la nuit, première surprise, Goayandi, un groupe de psytrance acoustique habitué des festivals hippies d'Europe, ouvre la scène principale. C'est rare de voir jouer de tels groupes en free, en acoustique. Entre le didgeridoo, la cithare, la guimbarde et les percussions, la trance opère et nous plonge dans une sorte de rituel chamanique ancestral. Mon cœur s'accélère pour suivre le rythme, mes yeux se ferment, mes bras et jambes se balancent tout seuls. J'en oublie la fatigue. Petit à petit, la foule arrive devant la scène. On est tout devant avec Noé et Tim.

Le voyage commence doucement.

On passe ensuite la soirée à découvrir et redécouvrir les différents espaces, métamorphosés par la nuit et les lumières saturées qui la transpercent, avant de toujours revenir à la scène principale, point culminant de la fête. Les lasers, les projections vidéos et les jeux d'ombres chamboulent les formes et les contours. Un même espace possède plusieurs visages. On alterne ainsi entre des moments de danse intenses et d'autres moments plus posés, assis en cercle au chill out, dans la forêt ou sous le hibou qui devient notre point de repère. Je perds et retrouve les amis plusieurs fois, me perds parfois moi-même, alternant entre différents groupes à la manière d'un électron libre. L'ambiance de la fête est conviviale, les espaces dans la forêt propices à la rencontre. De plus, l'alcool et la drogue rendent particulièrement sociables...

Sur la scène principale, au début de la nuit, une horloge immense apparaît soudainement au-dessus des cabanes en bois, faisant écho à l'univers d'Alice aux merveilles. Je crois à une hallucination et commence à me

poser des questions, mais elle n'était effectivement pas montée avant et est apparue comme ça, dans la nuit. Elle devient le support de mapping psychédélique et de projections distordues. Au fur et à mesure de la nuit, les DJs s'enchaînent, passant par des styles un peu plus sombres et rapides.

Vers 6/7 heures, il y a déjà moins de monde devant le mur principal. Ça migre sérieusement vers le parking et le camping mais il reste encore quelques acharnés. Je retrouve Lomi, un ami qui était à la soirée d'hier et que je n'avais pas encore vu ici, devant les enceintes. On danse jusqu'au lever du jour, danse du soleil qui se transforme peu après en danse de la pluie. Le temps file, s'éclipse. Il est soudainement 11 heures, peut-être temps d'aller dormir cette fois-ci. Devant le son, quelques heures avant, Noé m'a expliqué où est censée être la tente d'un pote de ses cousins, qu'on peut squatter si on veut, n'ayant pas prévu de couchage (pour changer).



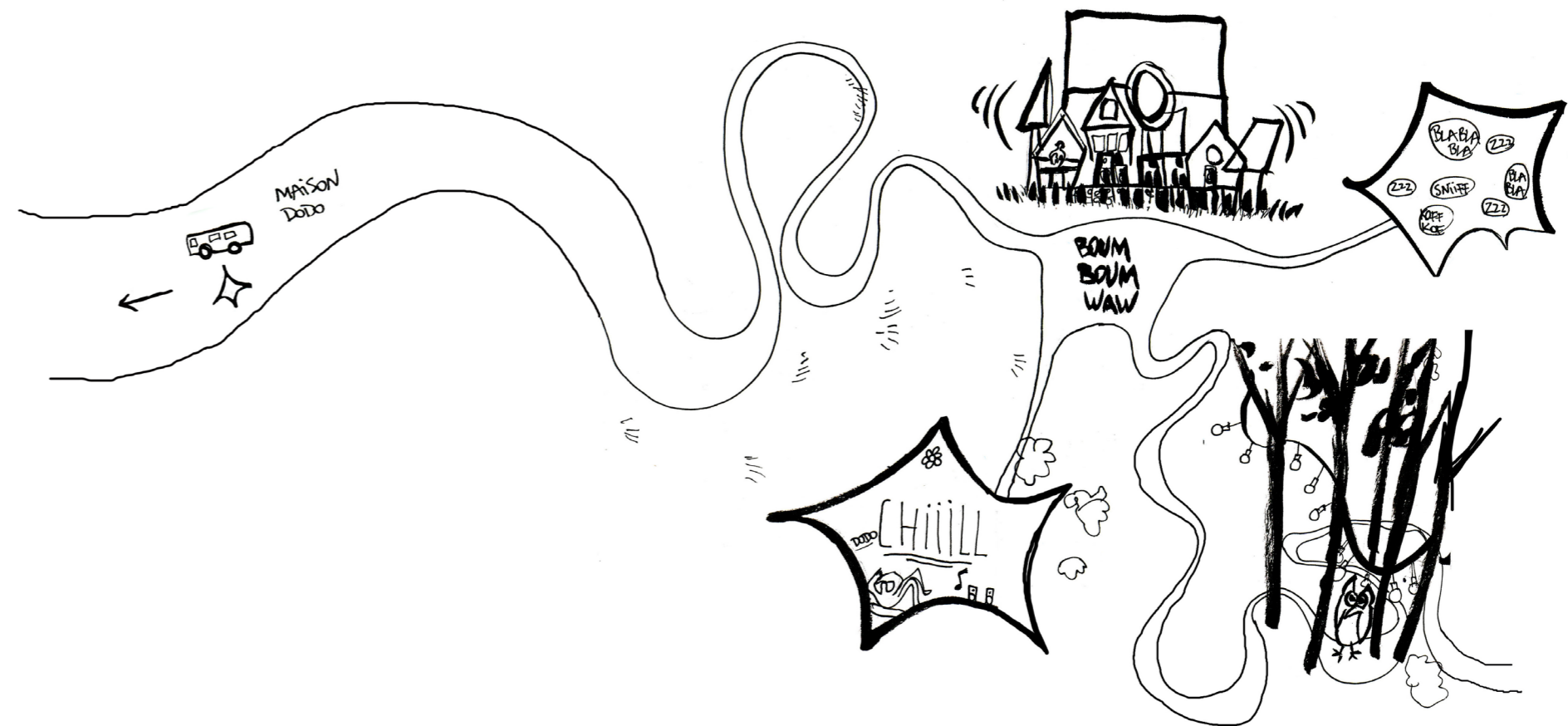
L'idée paraissait simple :

« Alors, au fond du parking, y a deux camions disposés en L et une tente au milieu, entre les deux. Et bah c'est là.

Armé de cette information, je rentre au parking avec Lomi. Sur le chemin, un inconnu aux cheveux oranges pétants nous fait boire une mixture mauve, étrangement épaisse, qui ne change pas grand chose à notre état à part un mauvais goût dans la bouche. Lomi a localisé sa tente, je lui dis bonne nuit et pars à la recherche des deux autres qui squattent. Là, je me retrouve tout seul, tel l'ultime survivant d'une bien trop longue nuit. Comme si je sortais enfin la tête de l'eau, je reprends soudainement conscience de la réalité, d'où je suis, et me dis :

« Merde, les explications de Noé sont vraiment à chier. Y a au moins 3 ou 4 parkings différents, tous immenses, et un nombre de camions incalculable. » Je me mets donc à errer sans but, scrutant ce qui pourrait potentiellement ressembler à deux camions disposés en L et une tente au milieu.

Un certain laps de temps après, je finis par arriver à ce qui semble être le fond possible d'un des parkings, que j'arpente dans la largeur. Les pensées terriblement floues, les yeux vagabonds, je remarque soudain une tente avec un petit trou dans le tissu de la toile. Ce trou m'intrigue vraiment, je m'y approche en me disant que je peux au moins regarder dans celle-là, que ça ne me coûte pas grand chose vu qu'il y a ce petit trou, parce que sinon je suis obligé d'ouvrir les tentes, au risque que ce ne soit pas là et de voir des inconnus dormir ou même se réveiller et je n'ai vraiment pas envie de ça. Je n'y crois plus, commence à me dire que je vais aller dormir sous un des chapiteaux du site, et là, que vois-je à travers le trou, Noé et Tim encore réveillés, s'esclaffant de me voir, allongés dans le "salon" de la tente. Les chambres étant déjà occupées, il nous reste l'espace du milieu, la partie commune, au moins abritée de la pluie. À l'arrache jusqu'au bout.



Mais dans la tente, malgré toute la fatigue et l'alcool accumulés, le cerveau ne veut pas s'endormir, il continue à tourner à fond, dans le vide, à cause de certaines substances ingérées au cours de la nuit.

Quelques heures durant, je me "repose" donc, repensant à la soirée et à tout et rien. Vers 14 heures, Noé et Tim finissent par se lever et retournent sur le site, me laissant seul dans cette tente d'inconnus. Je suis dans un entre-deux où je n'arrive ni à dormir ni à me lever, lorsque les inconnus (les potes du cousin de Noé) débarquent pour l'after vers 15h. Moi qui essaie de dormir et eux qui finissent les pochons de coke et de kétamine. Aïe, le cocktail explosif, je m'en vais, je ne veux pas voir ça, surtout pas maintenant, de si près. Je les remercie pour la tente et m'enfuis.

La pluie s'est arrêté, je reprends le petit chemin boueux qui mène au site et pars à la recherche d'un café. Je retrouve peu de temps après Tim et Noé, avachis dans l'herbe derrière la scène principale. Ils parlent de manger.

Ah oui c'est vrai, manger, ça fait longtemps aussi.

La free party, dans son excès, nous coupe momentanément de nos besoins vitaux, comme le sommeil et la faim. On finit par trouver sur un des stands un poulet massala, que l'on avale sans grand appétit. Ensuite, après un petit moment de néant, on retrouve progressivement les gens de la veille en faisant le tour des parkings et des campings. Certains partent, d'autres arrivent. La communauté se renouvelle. On se raconte les anecdotes de la nuit passée et rebelote, c'est reparti pour la soirée. Visible-ment, on n'est pas les seuls à ne pas avoir vraiment dormi. On doit avoir des têtes de cafards écrasés mais on arrive à retourner danser quelques heures. Je pense tout de même ne pas faire long feu ce soir. Je refile ma poudre magique à des amis arrivés aujourd'hui, écoeuré de l'excès de la veille. L'énergie me quitte peu à peu au cours de la soirée, je suis vidé, H.S. On ne peut pas tricher éternellement. Noé et Tim sont à peu près dans le même état que moi.

Vers 2 heures, on décide d'aller dormir sous le grand chapiteau au fond du champ, où la plupart des gens sont soit assis en cercle, soit allongés, endormis. On part sur la deuxième option.

Le lendemain, vers midi, ça sent un peu la fin de soirée. Les gens s'en vont et j'essaie de trouver des gens qui peuvent me ramener chez moi. Des amis venus en voiture ont une place en rab, parfait. Par contre, ils ne sont pas d'une fraîcheur absolue et doivent se reposer encore un peu. Je divague donc une dernière fois sur le site, commençant quelque peu à me lasser, à avoir juste envie de rentrer. Vers la fin d'après-midi, les potes sont fin prêts, reposés, on peut y aller. Une fois dans la voiture, j'apprends que c'est entre autres eux qui ont caché leur matos (un bout de shit, une balance et de la kétamine) dans un champ à une quinzaine de kilomètres de là, suite aux rumeurs de contrôles policiers à l'entrée du site. Cependant, leurs souvenirs sont flous et on tourne en rond dans la cambrousse environnante pendant une bonne heure, à la recherche

de ce foutu champ. Ils ont noté quelques indications sommaires, sans plus. C'est aussi absurde qu'une chasse au trésor sans carte. Toutes les 10 minutes, ils sont persuadés de reconnaître la route et s'enfoncent dans de mauvais chemins, avant de faire demi-tour. Pour ma part, je suis blasé à l'extrême. Chaque minute qui me sépare encore de la maison me coûte. Je marmonne intérieurement toutes sortes de vilaines choses envers ces amis qui me ramènent gentiment chez moi, tout en les laissant patauger dans leur borbier.

Après un certain temps d'errance à travers champs, ils finissent par laisser tomber. La tâche est vaine, il faut le dire. On rentre enfin à la maison. Dire qu'un agriculteur va peut-être tomber là-dessus un jour, en labourant son champ par exemple. Drôle de surprise...



Full Moon Party - Monts d'Arrée - 2016

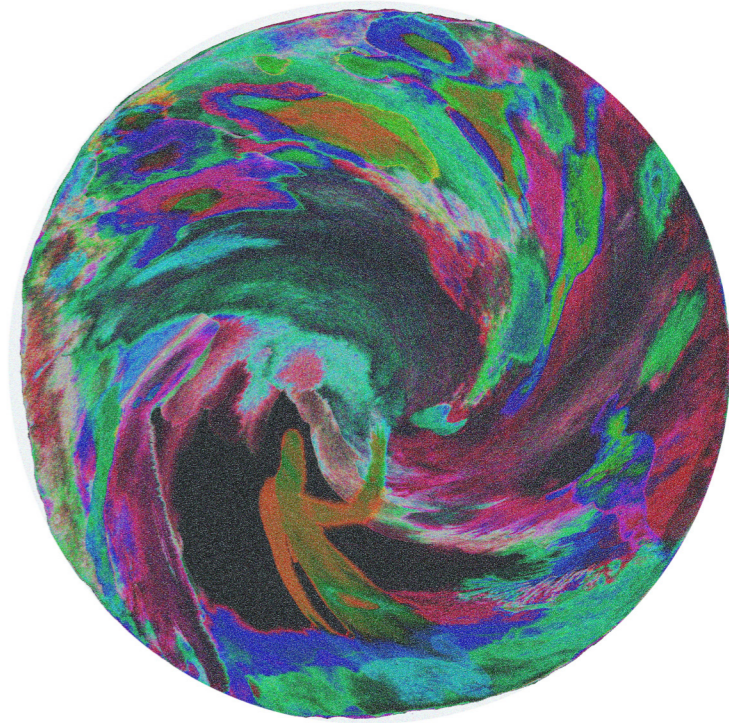
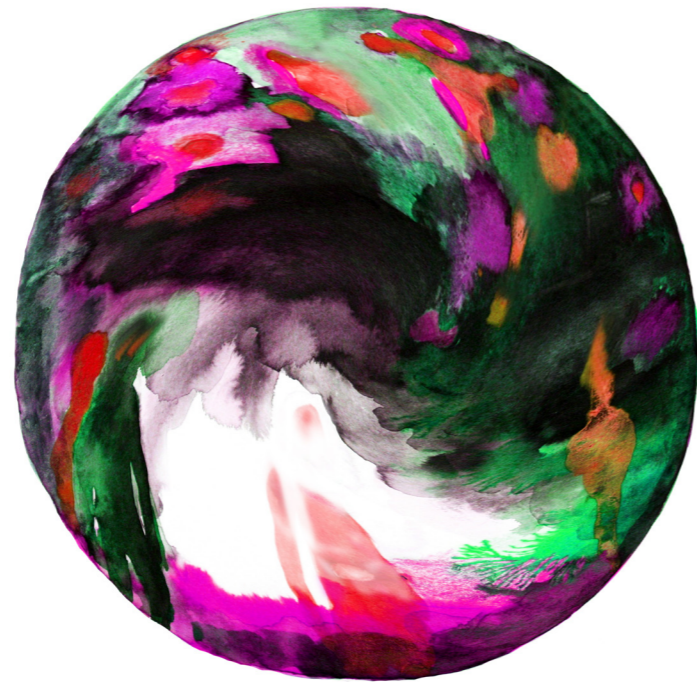
Soirée psytrance pour l'équinoxe de printemps, se déroulant dans un champ entouré de forêt et un peu en pente, amorçant une vague colline.

On est une sacrée bande à être venus, j'ai l'impression de connaître la moitié des gens de la fête. Ça fait plaisir. À peine arrivés sur le parking, comme souvent, un type passe et nous propose des trucs, cette fois-ci des champignons. Exactement ce qu'on voulait. Je tombe sur la dernière portion, un peu plus dosée que les autres pour finir le stock. Il est tôt, on attend un peu d'avoir pris l'apéro et que la nuit tombe avant de les manger, à l'aide de compote. Le goût est vraiment pas attirant, il faut le dire. C'est tout pâteux et difficilement avalable sans quelque chose de frais ou de liquide. La compote est une très bonne idée.

La soirée commence doucement. La nuit tombe, le son se met en branle.

Au milieu de la nuit, alors que je traverse le champ après un tour au parking pour je ne sais plus quelle raison, la scène alternative, située sous chapiteau, m'apparaît soudainement comme une bulle, enveloppée d'une sorte de membrane translucide matérialisant une sphère poreuse, à la fois liquide et solide, composée de multiples énergies, de fluides, de sons et de lumière colorée. Il me faut alors absolument pénétrer cette bulle, m'immerger complètement au sein de ces flots et de ces flux. Je traverse le champ en courant et pénètre cette mixture de sensations.

Une fois à l'intérieur, je suis totalement aspiré par le son. Il me faut rester là, je ne peux plus partir. Je suis si bien dans cette bulle, protégé par la membrane, dorloté par la musique, la lumière et toutes ces énergies qui tournoient autour de moi. Je me sens contrôlé par des forces qui me dépassent, captant les différentes fréquences avec une acuité nouvelle, inégalée. Les sons et les couleurs se mélangent. L'espace est fluide, élastique.





Festival Ozora - Hongrie - 2016

Ozora, c'est un peu la consécration pour l'amateur de psytrance : un festival d'une semaine en Hongrie, sur un site acquis par l'organisation. Des architectures en bois y sont construites de façon permanente, développant un village de plus en plus étendu chaque été. Le site, immense, est composé de 4 scènes (la scène principale, 2 scènes alternatives et le chill out), de multiples installations et sculptures monumentales, un chapiteau de cirque, un labyrinthe de maïs, des lieux pour apprendre des techniques artisanales et artistiques variées (du massage à la permaculture en passant par la menuiserie et la peinture psychédélique), une multitude d'endroits pour se poser, un espace pour les jongleurs de feu, des cuisines participatives, des cantines et bars (à bas prix), des douches et toilettes et un arsenal de stands de créateurs artisanaux.

Au niveau spatial, un des points majeurs du festival est l'absence de séparation entre parking et camping. On peut ainsi poser sa tente à côté du véhicule, et ce à peu près n'importe où sur le site. Cette liberté d'occupation du site est bienvenue, de plus que l'été hongrois est chaud (un bon 35 degrés en journée).

Pour ma part, 5 jours avant le début du festival, j'arrive à Budapest en bus avec ma copine (24h depuis Paris, accompagné de l'odeur de vomi d'un enfant juste devant nous, mêlé aux chips de ceux de derrière). Ensuite, direction la gare. On arrive sans trop de mal à acheter des billets pour Simontornya, le petit village qui se rapproche le plus du festival. Seulement, plusieurs trains arrivent à la même heure et impossible de savoir lequel est le nôtre. Sur le quai, on demande aux gens, en montrant notre billet. Personne ne semble savoir... De fil en aiguille, les personnes nous désignent cependant d'autres personnes et on tombe finalement sur un papy qui nous fait un vague signe de tête. C'est bien lui. Le train arrive et on monte. C'est un train régional, qui s'arrête toutes les 15 minutes dans de petits villages de campagne. Je guette les noms qui défilent pour être sûr de ne pas louper notre arrêt. À travers les vitres, des champs, ainsi que de multiples ruines et bâtiments agricoles. J'ai comme l'impression de retourner 40 ans en arrière, l'ère soviétique ne paraît pas si éloignée. Après 3 heures de train (contre 1h30 en voiture), on arrive à Simontornya, où quelques pittoresques bâtiments nous accueillent.

Étant en avance d'une semaine, il n'y a pas encore beaucoup de festivalier, mais un monsieur nous repère et nous alpague : « Ozora, Ozora ? » On acquiesce. Difficile de cacher nos looks de touristes amateur de psytrance face aux gens du coin. Il propose de nous emmener en voiture sur le site, à 20 minutes, pour 5 euros par tête. On accepte, en lui demandant si on peut s'arrêter d'abord au supermarché, où on fait quelques courses pour la semaine. Le pâté hongrois a l'air particulièrement appétissant... Après nous avoir gentiment attendus, le temps que l'on comprenne ce que l'on achète, on charge les courses et c'est parti, direction le festival. Le site en lui-même ouvre le surlendemain, mais il y a un pré-camping où quelques plus motivés attendent déjà depuis quelques jours. Il fait beau et chaud, on est en T-shirts. Le temps de traverser le pré-camping, j'enlève mes tongs et me fait piquer le pied par une abeille. On pose notre tente et notre lourd chargement au fond du champ, à l'abri de quelques arbres. Le terrain est marécageux, ce qui attire de nombreux moustiques. Contents d'être enfin arrivés, on décapsule nos toutes premières bières hongroises.

Chose étonnante, le champ du pré-camping est entouré de chanvre sauvage. La légende dit que des festivaliers ont planté des graines de cannabis il y a quelques années, afin de parer l'attente.

Le soleil commence à se coucher doucement, lorsque j'aperçois une voiture familière traverser le champ en notre direction, avec quelqu'un sur le toit. Elle s'approche et je reconnais soudainement Tim, un de mes meilleurs amis qui était censé ne pas venir, accompagné de Yules, un autre ami. Le salaud, il s'est motivé au dernier moment, sans me le dire ! Je sprinte en leur direction, euphorique face à cette surprise. Ils ont fait la route non stop depuis la Bretagne, une bonne vingtaine d'heures, l'un dormant pendant que l'autre conduisait. L'apéro se prolonge ainsi tard dans la nuit, ponctué de nos anecdotes de voyage.

Le surlendemain, les portes du festival s'ouvrent à midi et la queue de voitures se forme rapidement, l'idée étant de trouver des places à l'ombre sur le site, assez rares. L'excitation est à son comble, la psytrance résonne depuis les voitures et on passe les différents sas d'entrée, en échangeant notre précieux sésame contre un bracelet. On fonce sur site en voiture

et grâce à l'expérience de Yules qui est déjà venu, on trouve une place parfaite pour le campement, spacieuse et à l'ombre. On attend de nombreux autres gais lurons, il faut donc de la place. 3 amis rencontrés en free arrivent en camping-car peu après nous, depuis la France également. Ils racontent comment ils ont traversé les Alpes à 20 km/h dans les montées avec leur engin, pied au plancher.

Le lendemain, la première scène ouvre, le *chill out*, avec un *mix* de 48 heures de Goa Gil, le papa de la goa, un des premiers styles de trance apparu en Inde sur de fameuses plages où se rassemblaient de nombreux hippies dans les années 70/80. La particularité de Goa Gil est de mixer exclusivement sur cassettes.

On découvre ainsi l'architecture du *chill out*, immense dôme en bois revêtu de milliers de LEDs qui s'illuminent progressivement, créant des montées de lumières jusqu'à l'oculus. Depuis cette ouverture au plafond est également suspendue une sculpture en lycra aux formes des plus organiques, parée de motifs psychédéliques et autres fractales, prenant la lumière naturelle à merveille. On fait ainsi plusieurs allers/retours, revenant voir Goa



Gil après avoir fait une bonne nuit tandis que lui n'a à peine pris de pause depuis 48h. On se demande à quelle sorte de potion magique il carbure pour tenir ainsi à son âge (quasi 70 ans).

Le jour d'après, les copains sont tous arrivés, en voiture ou avec les bus officiels d'Ozora. Le campement est paré, on est une bonne dizaine, et c'est le tant attendu jour de l'ouverture de la scène principale. Toute une cérémonie est orchestrée : le public attend autour de rubalises, des cavaliers arrivent avec des flèches enflammées et tirent sur un grand brasero, symbole de la scène principale qui ne s'éteindra plus de la semaine. Alors les rubalises sont enfin coupées et les gens se ruent sur la scène, où le groupe de psytrance acoustique Hilight Tribe ouvre la cérémonie, entre didgeridoos, guimbardes, percussions et guitares. Dans cette euphorie collective, véritable course au dancefloor, j'ai perdu quasiment tous mes amis. La nuit tombe peu à peu et je me fais envoûter par la scène principale et ses sons organiques. Je retrouve progressivement quelques amis et on fait le tour du site, où les scènes ouvrent petit à petit.

Des installations de fils fluos tendus entre les arbres à la manière d'un vor-

tex et éclairés en lumière UV nous amènent sur une scène à l'allure d'un énorme dragon entourant son œuf (la Dragon Nest), au large duquel se trouve un musée de peintures psychédéliquies qui prend vie la nuit à l'aide de lumière noire. Du haut du site, on peut apercevoir les jeux de mapping psychédéliquies envahissant les architectures qui entourent la scène principale... Dans cette nuit de découverte, chaque lieu possède quelque chose à nous révéler. On parcourt ainsi le site à la manière d'enfants, s'émerveillant de chaque nouveauté visuelle, spatiale et sonore qui nous est proposée, avant de retourner danser de plus belle.

Les jours et les nuits se succèdent ainsi dans cet espace hors-norme, hors du temps, et propice à l'émerveillement. Chaque jour, une nouvelle expérience, un nouveau coin inexploré s'offre à nous. On essaie de ne pas faire que des nuits blanches afin de garder une once de rythme et vivre aussi de jour (où il fait de toute façon trop chaud l'après-midi pour pouvoir dormir sereinement).

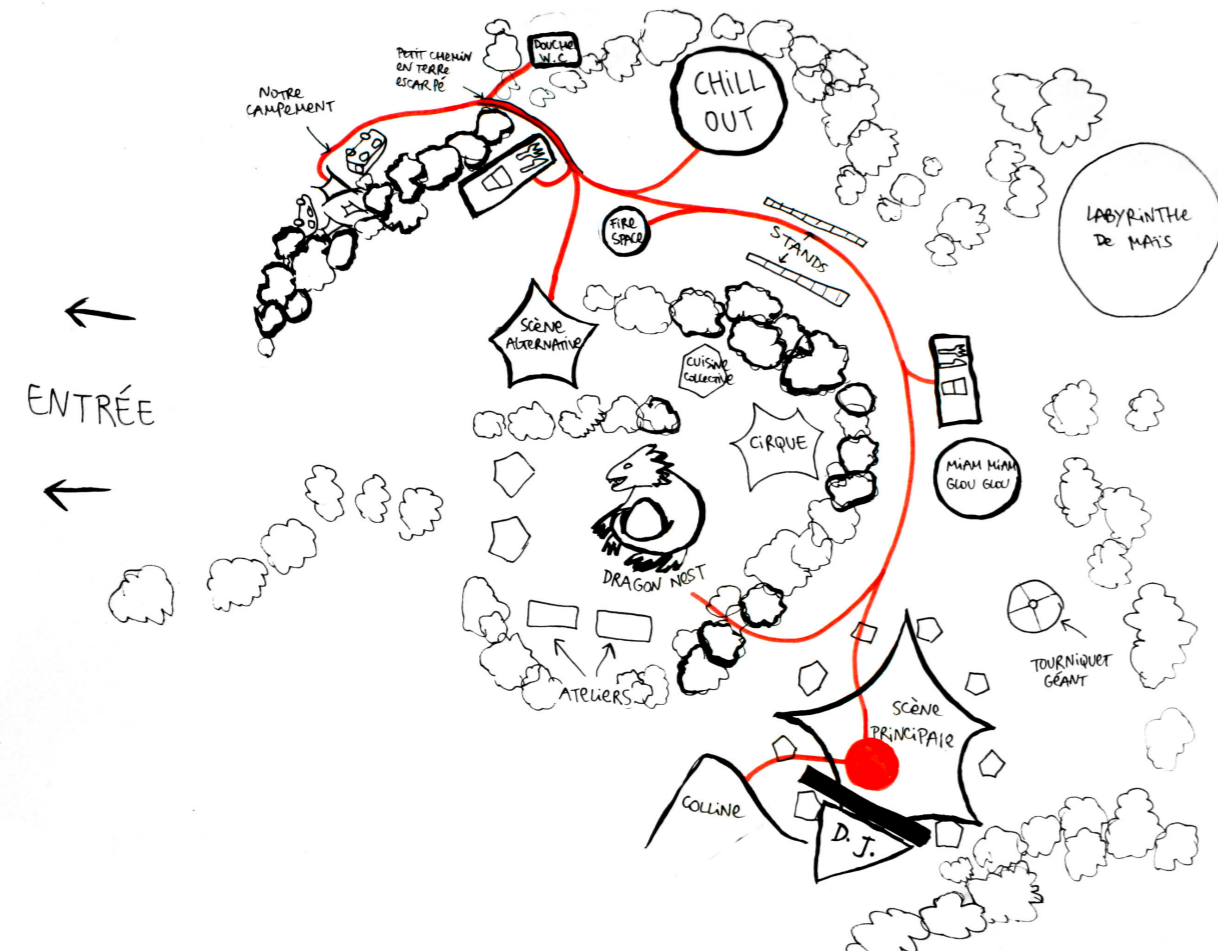
Un jour, devant la scène principale, Yules rencontre un type qui a une fiole de LSD et nous propose une goutte chacun. Depuis les années que

j'entends parler de cette substance, je me sens prêt à tester l'aventure. L'environnement du festival me paraît être un contexte idéal. On fait tomber une goutte dans notre verre de bière. Il faut attendre quelques heures pour que les effets se ressentent, j'attends donc patiemment que "ça monte". Au fur et à mesure de la nuit, je sens que le son prend peu à peu une tournure organique, voire cosmique. Les couleurs se mélangent timidement, formant ensuite des spirales incroyables qui se mêlent à mes propres mouvements. Je ferme les yeux et me laisse emporter, apaisé. L'espace et les projections vidéo peu à peu se distordent, les frontières se brouillent, soudainement élastiques. Il me semble capter des vibrations habituellement enfouies, inaccessibles.

Tous les amis sont encore en train de danser sur la scène principale après cette nuit de folie, lorsque la lumière du jour arrive timidement, vers 6/7h, sur un mix hi-tech de Crazy Astronaut, une branche ultra-rapide de la trance tournant à plus de 200 bpm. Je ne cherche plus à comprendre, la musique me traverse entièrement à la manière d'un fluide. Les sourires sont collés aux lèvres, les gens tentent de suivre le rythme effréné.

On partage notre euphorie collective à travers la danse. Le dancefloor m'apparaît alors comme le croisement d'un jeu-vidéo et du monde des Bisounours, le tout accéléré à l'extrême. La musique est ultra-mélodique et je crois n'avoir jamais dansé aussi vite de ma vie, sans pour autant ressentir la moindre fatigue. Le soleil se lève alors derrière la colline qui surplombe la scène principale, transperçant peu à peu la canopée textile tendue au-dessus du dancefloor. Avec Tim, on décide d'aller voir le lever de soleil de plus près.

Gravir une colline ne m'a jamais paru aussi drôle. J'ai l'impression de vivre la meilleure journée de ma vie. Une fois en haut de la colline, on ressent l'impact régénérateur du soleil sur notre corps, on observe le spectacle de la scène principale, les Bisounours qui s'excitent sur de la psytrance obscure et terriblement rapide, ce qui a pour effet de redoubler notre fou-rire. Je baisse les yeux au sol, et vois les herbes sous mes pieds qui prennent vie, remuent. Au milieu, un caillou aux motifs fractals mouvants. Je l'observe de plus près. Il paraît bouger de l'intérieur, se contorsionner. Éberlué devant ce cadeau de la nature, je le mets dans ma poche. Je lève alors



les yeux au ciel et observe les nuages, qui respirent également. Tous les éléments naturels sont ainsi une source d'émerveillement, comme s'ils étaient dotés d'une vie propre, d'un souffle, d'une énergie visible. Tout n'est plus que bonheur et amour. Le temps passe ainsi, coulant, puis on retourne sur la scène principale danser encore un peu, avant de vagabonder sur le site à la recherche d'autres merveilles visuelles. L'envie d'une crêpe au chocolat soudain se crée dans nos esprits, aussitôt assouvie. Il doit être midi (peut-être) et toujours aucune trace de fatigue ni d'effets secondaires indésirables. J'éprouve seulement le sentiment de revenir peu à peu à la réalité, en douceur. On fait un tour au campement afin de se poser un peu et à 14h, on retourne devant la scène principale pour ne pas louper les mythiques membres de 1200 Micrograms, et notamment leur morceau *Acid for nothing*, un remix de *Money for nothing* de Dire Straits. L'énergie est toujours là, on n'est pas fatigués, c'est incroyable. Quelques reflets colorés improbables et autres scintillements apparaissent encore par moments, ici et là. Il fait chaud et les pompiers hongrois aspergent l'arrière du dancefloor avec leur lance du haut de leur camion, au grand

bonheur des danseurs. Dans la mare de boue créée par cette action, certains plongent et se roulent gaiement. Quelques jours après, lors d'une autre expérience sous acide, on passe la nuit entière au *fire space*, le cercle de sable où tous les jongleurs de feu s'entraînent. Autour du cercle sont disposés de larges troncs d'arbres, en guise de bancs. Des heures durant, on est hypnotisés par le spectacle, à la fois réchauffés par le feu et béats devant les tournolements incessants des balles, bâtons, massues et autres cerceaux enflammés. On ne peut décrocher de la vue des jongleurs, alors que sur la scène principale Ajja déploie son mix *dark forest*, qui nous a paru un peu trop *dark* pour le coup. Le feu apaise alors nos esprits tourmentés, à la manière d'une cheminée autour de laquelle on rêve, admirant l'aléatoire des flammes sans cesse renouvelées. La nuit se déroule ainsi devant ce spectacle d'énergies qui tournoient, et le jour se lève timidement sans qu'on ait vu les heures passer...



St Martin d'Étampes - 2017

Le RER me fascine lorsqu'il s'éloigne de Paris pour atterrir dans des villages reculés de la banlieue. L'espace peu à peu s'ouvre et se dégage, laissant apparaître tour à tour des grandes barres d'immeubles, des zones industrielles, des gares à moitié abandonnées puis des bouts de forêt, de champs et des petites maisonnettes. La verticalité des barres cède la place à l'horizontalité des champs. Tandis que la frontière est tracée, tranchante, la transition est en réalité douce et subtile. L'architecture se métamorphose au fil des arrêts.

Lorsque je prend le RER C et m'éloigne de Paris, je repense maintenant à une des rares free parties que j'ai pu faire aux alentours de Paris. On s'était motivés avec ma copine, et on devait justement prendre le RER C jusqu'au terminus, St-Martin-d'Étampes. Ensuite, improvisation, la fête se trouvant à 15/20 km. Le jour J, on prend donc le dernier train, arrivant à St-Martin vers 1h. À l'intérieur, une bande de jeunes de 16/17 ans parlent de leurs dernières expériences. Ils nous fatiguent un peu à la longue, à croire que la free ne se résume qu'à la drogue... À la sortie de la gare, une "Sam navette" attend les teufeurs comme nous, sans voiture,

afin de les emmener sur le site, pour l'hallucinante somme de 10 € par personne (pour 20 kilomètres). Devant ce chiffre aberrant, on décide de faire du stop. Vingt minutes et zéro voiture plus tard, la bande du RER ayant décidé de partir à pieds, on revient vers la navette, penauds. On paie les 10 balles, on monte dans le van et là, le conducteur nous propose des ballons de protoxyde d'azote, gaz à respirer qui défonce pendant environ 2 minutes, ôtant au passage une bonne paire de neurones... On fait carrément la gueule après avoir sorti nos sous pour le trajet, et juste avant de partir, le soit-disant Sam conducteur s'enfile un ballon.

Le voyage se passe néanmoins sans encombre. On arrive sur site vers 2h, rassurés. La fête a bien lieu, on y est. 2 soundsystems se répartissent le terrain, un hardcore et l'autre plus acid techno et trance. Particularité de la soirée, le système son de la partie acid/trance est disposé en quadriphonie, c'est-à-dire que les danseurs sont au milieu et entourés par 4 piles d'enceintes, plus une petite scène sur un des côtés.

Le tout est surmonté de toiles tendues à la manière d'un petit chapiteau protégeant le son et les danseurs d'une éventuelle pluie. Les toiles sont percées et réagissent à la lumière UV, ce qui a son petit effet.

La disposition spatiale des enceintes se ressent réellement au niveau physique, la musique nous englobe totalement. On peut tourner à 360° sans perdre la direction du son. Cela change de l'éternel mur de son frontal, et renforce l'immersion, la sensation de perte et de plongée totale dans la musique. On retrouve des copains, ceux qui nous ont donné les infos pour la soirée (sans contact, pas de free). La danse et le rhum nous réchauffent peu à peu, car ce n'est pas encore l'été.

On s'engouffre dans le son spatialisé, se donnant dans la danse pendant quelques heures. Les DJs sont bons, et le système son vraiment efficace.

Vers 5h, on va voir un peu l'autre mur hardcore, au son bien plus crado il faut le dire. On croise sur le chemin les jeunes du RER, qui viennent d'arriver après 3/4 heures de marche dans la cambrousse profonde. À ce moment là, on s'est dit que cette foutue "Sam navette" valait peut-être le coup tout de même.

D'ailleurs, les ballons de protoxyde d'azote traînent maintenant un peu partout sur le site, c'est terrible, on n'en avait jamais vu autant. En plus des neurones, il faut voir l'état du site après. Aux éternels mégots et capsules de bière se rajoutent les bouts de baudruche traînant par terre.

À 6 heures et quelques, le jour se lève tranquillement, le site se révèle. Un champ somme toute assez banal, longé en partie par une série de pins, réparti entre le parking, le mur hardcore et l'autre scène où nous avons passé la majeure partie de la soirée. Le soleil mêlé au léger brouillard et à la rosée du matin rend le tout vraiment appréciable. L'air se réchauffe, les mains dégèlent peu à peu et on décide de rentrer, fatigués par la nuit. On retrouve les copains pour leur dire au revoir et merci pour l'info puis on se met en route. On marche une petite heure jusqu'au premier patelin venu (dont le nom m'échappe), on tend nos pouces et on s'endort tous deux dans la voiture, direction Paris. On finit par arriver à une gare de RER vers 9h, direction maison, retour au monde réel. Merci monsieur, désolés de ne pas avoir été plus bavards, et bonne nuit !





Bois de Vincennes - 2018

Pour le soir de la fête de la musique en 2018, avec Solée, ma colloc', on a repéré une soirée techno supposée légale et autorisée au bois de Vincennes. Jusqu'à 23h environ, on était occupés à danser devant un vieux monsieur mixant de la trance goa sur un bout de trottoir vers Nation. C'était assez improbable, il avait tendu un grand tissu aux motifs psychédéliques de façon à occulter en partie l'énorme panneau publicitaire lumineux situé juste à droite des petites enceintes et de sa table de mixage. Un petit espace de danse éphémère était ainsi créé, séparé également du trottoir par quelques tentures, accrochées sur une sorte de fil à linge tendu entre une gouttière et un lampadaire. On ne pouvait faire plus minimal, mais l'énergie tribale de la goa fonctionnait et les quelques personnes devant le son hallucinaient de la situation. Une douce euphorie s'empara du dancefloor. Les passants, quant à eux, ne s'attardaient pas longtemps devant ce son incompréhensible, continuant leur chemin, faisant parfois une drôle de grimace. Ce n'est sûrement pas sans raison que la free opère dans l'ombre.

Quelques heures passent et on se dirige finalement vers Vincennes, gonflés à bloc par l'énergie du grand-père DJ et les quelques bières déjà descendues.

Après être arrivés à la station Porte Dorée et avoir pris la direction du parc, on voit sur Facebook que la soirée techno a été arrêtée par les flics un peu avant. L'autorisation officielle s'arrêtait à minuit... Les organisateurs ont décidé de poursuivre la soirée, mais à l'autre bout de Paris, vers le bois de Boulogne. On tourne un peu dans le bois, indécis, et on rencontre des gens qui étaient censés y aller aussi. Ils viennent d'arriver comme nous. Un peu déçus, on se demande ce qu'on fait lorsqu'une autre inconnue, petite et toute vêtue de noir, débarque et nous annonce qu'elle a une info pour une free, plus loin dans le bois. Avec Solée, on se concerte. C'est à bien 40 minutes de marche à ce qu'il paraît, mais il en faut plus pour nous décourager. La soirée a bien commencé, il faut qu'elle continue !

On s'enfonce donc dans les bois obscurs en suivant l'inconnue, qui a le point GPS sur son portable et un peu de lumière.

Au bout d'une vingtaine de minutes, je me demande tout de même si ce plan est fiable, si on n'est pas juste en train de s'enfoncer dans l'obscurité des mini chemins et des champs de ronces et d'orties pour rien, mais soudain, un très léger bourdonnement se fait entendre, par vagues, suivant l'orientation du vent. Plus de doutes, on se rapproche. Un quart d'heure plus tard, on retombe sur un des grands axes du bois, que l'on suit un moment. La vibration se concrétise. On déboule sur une sorte de clairière, où dans un coin, la free organisée par Nataraja bat son plein. C'est une soirée psytrance également, c'est parfait, on continue dans la lignée amorcée à Nation. Une petite montée d'adrénaline nous submerge à l'arrivée. Incroyable, une free presque dans Paris ! Juste ici, en plein cœur du bois de Vincennes, pas de képi à l'horizon... On commence par se poser un peu suite à cette marche intensive dans la jungle de Vincennes et on offre

un verre de rhum à notre passeuse, la remerciant de nous avoir conduit vaillamment jusqu'à l'autre monde. Quelques minutes plus tard, on nous accoste déjà pour nous proposer des taz et autres substances. On refuse et on s'en va découvrir le dancefloor, qui a l'air déjà bien échauffé.

Le son est bien réglé, les quelques lycras tendus et la déco tropicale en peinture fluo font leur effet. On reste danser plusieurs heures et on retourne se poser et refaire un mélange de rhum à quelques moments.

L'énergie est là en ce solstice d'été, ça fait plaisir. La promesse de la chaleur qui revient, les journées qui s'allongent et bientôt les apéros sur la plage... On rencontre des gens devant le son, on discute un peu. La fumée des pétards et des machines se disperse à travers les lasers et les quelques étoiles qui brillent au-dessus de nous.

À 6 heures, après avoir dansé des heures durant, sans compter l'échauffement à Nation, on a eu notre dose. Le jour commence timidement à se lever, signe du retour à la maison. Étant totalement perdus dans le bois, désorientés par l'épopée sauvage à travers les buissons à l'aller, on fait quelques recherches sur Maps. La ligne 1 du métro passe en fait tout près, au château de Vincennes. On reprend le grand axe du bois par lequel on est arrivés dans l'autre sens, on croise quelques teufeurs perdus et d'autres qui arrivent. Après une agréable balade dans les bois et une belle vue sur le château dans les premières lueurs du jour, on finit par trouver l'entrée du métro. La ligne 1 est ouverte toute la nuit pour la fête de la musique, incroyable, mais elle ne dessert pas tous les arrêts.

On se pose tout en tête de train, au niveau de la vitre. La vue des stations qui défilent à toute vitesse nous hypnotise. Le métro devient vaisseau spatial, nous ramenant dans le monde réel en un temps record. La transition fut presque trop rapide, tant le voyage pour aller en free est d'habitude

étiré dans le temps, principalement composé d'attente. Ce matin-là, dans le métro, tout n'était plus que vitesse et fulgurance. On n'a pas eu le temps de comprendre qu'on était déjà de retour à l'appart.

Le lendemain, on visionne une vidéo prise au portable à la tête du métro, avec nos commentaires béats en fond :

« Waah, en vrai c'est ouf de rentrer d'une teuf en métro t'sais ! ».





Soirée warehouse - Ivry - 2018

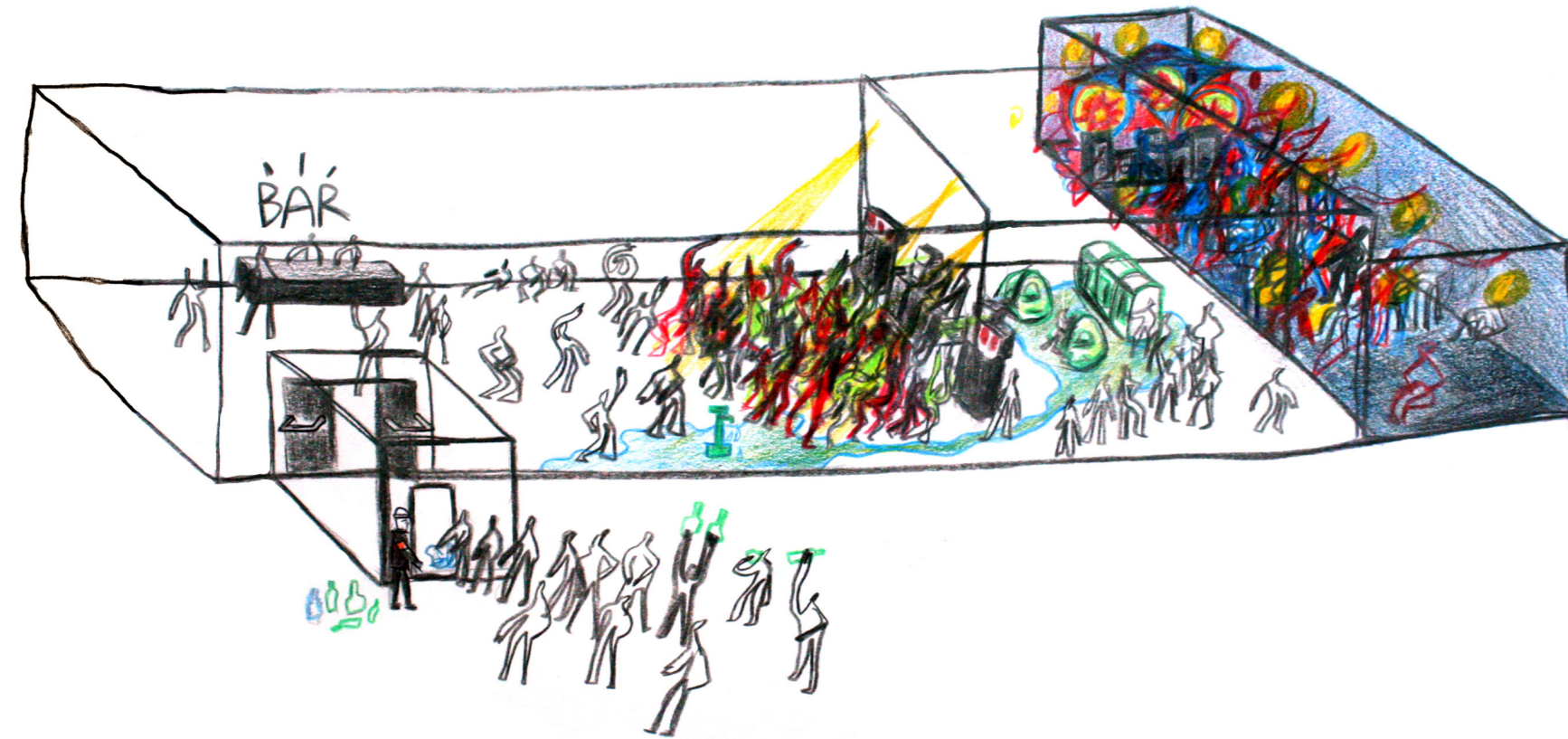
Organisée par les collectifs La Quarantaine et Nataraja, cette soirée s'est déroulée dans l'ancienne imprimerie du journal le Monde, fermée depuis 2015, à Ivry-sur-Seine. La programmation acid et trance nous a attirés, sortant un peu du lot de ce genre de soirée. Le lieu a été dévoilé vers 22h par SMS et on s'est mis en route vers 23h avec plusieurs amis, en bus. Partant du 14e, on arrive assez rapidement sur zone. Aux environs du hangar, la vague de fêtards approche. l'excitation monte, l'ambiance est bon enfant. On cache les quelques bouteilles d'alcool qu'il nous reste dans des buissons, afin de ne pas les perdre inutilement lors de la fouille. On présente nos billets (achetés 20 balles) et on rentre dans l'immense hangar après avoir passé la sécu, qui n'a pas l'air de trop rigoler. La fouille au corps est une deuxième douche froide pour le raver, après le prix de l'entrée...

Une fois à l'intérieur, on se dit que l'espace est grand, que ça a l'air sympa. Le son attaque déjà pas mal sur la scène principale, les gens sont là.

Mais au bout de quelques heures seulement, le hangar étant pourtant immense, la foule nous oppresse. Pas évident de se laisser aller pleinement dans la danse lorsqu'on est serrés comme des sardines et qu'on suffoque à cause des machines à fumer utilisées à outrance.

La deuxième scène, axée psytrance, est super basse de plafond, la température grimpe à des sommets inexplorés. C'est limite vivable leur truc... J'essaie de fermer les yeux, de me laisser porter par le son, mais les mouvements brusques de la foule me sortent à chaque fois de mes rêveries intérieures. Parmi le public, beaucoup de jeunes, de mecs torsos nus sous l'effet des tazers ou d'une soudaine virilité. Intérieurement, je me demande s'ils sont déjà allés en free.

Un seul petit point d'eau, de type "camping municipal", est disponible pour toute la foule. L'eau y a un infâme goût de plastique et ruisselle en inondant le sol du hangar. Devant le peu de satisfaction qu'elle procure, on se décide à acheter une pinte de bière, dont le prix n'est décidément



pas très underground ni quoi que ce soit d'alternatif. De plus que le temps de retourner devant le son, il ne m'en reste que la moitié à cause des quinze excités qui ne regardaient pas où ils ont aillaié, bousculant tout le monde sur leur passage. Après l'eau et la bière, le passage obligé aux toilettes nous met le coup fatal. Il s'agit de toilettes chimiques de chantier et de pissotières en plastique, la moitié bouchées ou fuyantes, avec une queue pas possible avant de pouvoir en approcher, jonglant entre les flaques. Chaque étape, chaque zone de la soirée possède son propre temps d'attente : l'entrée, le vestiaire, le bar, les toilettes...

Tout de même soulagés, on retourne une fois de plus devant le son, sans succès. La suffocation et l'oppression prennent le dessus et nous empêchent de voyager à travers le son. Je me demande comment c'est possible de saturer à ce point un si grand espace, c'est-à-dire combien de billets ont été vendus. *Business is business...* Soudainement nostalgique et frustré à la fois, je me remémore quelques free parties.

Aaah, qu'est-ce que c'est bien la nature, les champs boueux de Bretagne, pisser dans les talus, dormir en tente par 2°C, le lever du soleil, la rosée, les promenades dans les bois ou sur la plage au petit matin, les galères de stop à la campagne...

Iconographie

- Toutes les illustrations accompagnant les récits sont issues d'un travail personnel aux formats et techniques multiples (encres, aquarelle, crayons de couleurs, fusain et quelques retouches numériques). Elles ont été créées au cours de l'année 2019/2020.

- Les photos satellites en noir et blanc ainsi que la carte au tout début de l'édition proviennent du géoportail de l'IGN (URL : <https://www.geoportail.gouv.fr>), à l'exception de la photo satellite du festival Ozora (p. 38), venant du site ViaMichelin (<https://www.viamichelin.fr/web/Cartes-plans?address=dadpuzsta%20Hongrie>).

- Le plan d'Ozora (p. 41) est édité par l'organisation du festival Ozora et donné à l'entrée à tous les participants.

